

Sylvie Bourgouin

Le livre de
Jeanne Marusky



DU MÊME AUTEUR

Editions Thierry Sajat :

Des routes et des rives, poésie, 1986-1988 et *Ethique et toc*, poésie, 1993-1994, édition mars 2010

Libres cours, poésie, 1995 et *Le pastiche du Jardin des poètes*, poésie, 2000, édition août 2011

Catalogue raisonné des gravures de Jean-Paul Harivel, poésie, 2005, édition décembre 2012

Editions L'Harmattan :

Hafsa, théâtre, octobre 2011

La frappe de la houle, théâtre, décembre 2011

Trois histoires d'archéologie médiévale, histoire, juin 2012

Editions Moez Machta, Tunisie :

Critiques d'art, critiques sur l'œuvre de Jean-Paul Harivel, mars 2009

La nouvelle figuration tunisienne : Mourad Harbaoui et Houda Ajili, catalogue d'exposition, août 2009

L'unité morcelée, poésie, 1995, édition novembre 2009

Tatouage de vent, pièce de théâtre de Naceur Kessraoui, adaptation et co-translation, Sylvie Bourgoïn, Sabria Chadlia Bahri, Naïma Kontoratchi-Mellal, novembre 2009

Vie de ville, poésie et photographie, 1991-1992, 1^{ère} édition janvier 2010, 2^{ème} édition juin 2013

Editions Image, Imed Masmoudi, Tunisie :

Chutes et ratures et déchirures, poésie, 1999, édition juillet 2009

La réception critique de l'œuvre de Marguerite Duras pendant le premier septennat de François Mitterrand, thèse de doctorat, 2005, édition octobre 2009

Editions Gilles Gallas :

Dans la nuit des doubles regards, théâtre, mai 2010

Editions du Panthéon :

Le silence du sang, théâtre, mars 2013

Editions Edilivre :

Une coquille sur l'épaule, théâtre, novembre 2013

Courts métrages :

Hélène Dorion à Vieux-Port, mars 2009, réalisation Catherine Derenne

La présence normande à Mahdia de 1148 à 1160, 14 juillet 2010, réalisation Mounir Salem

Scénarios :

L'exil du président Habib Bourguiba sur l'île de la Jalta, docu-fiction, Centre National du Cinéma, février 2012 et Scam, novembre 2012

Le destin dans l'œuvre d'Annie Ernaux, hommage, Bourneville, juillet 2009 et Institut Supérieur des Sciences Humaines de Tunis, mars 2012

Principaux articles :

L'incarnation de la chance et de la fortune dans «Le Savoir-vivre » (roman, Gallimard, 2006), «La fortune, la chance » (chroniques romanesques, Hermann, 2007) et « Chronique vénitienne » (roman, Gallimard, 2010) de Marcelin Pleynet, revue faire part, 2012

Peut-on « écrire la vie » ? ou l'illisibilité annoncée dans l'œuvre d'Annie Ernaux, Institut Supérieur des Sciences Humaines de Tunis, communication mars 2012, acte du colloque, Tunis, décembre 2013

L'autofiction médicale dans l'œuvre de Virginia Woolf, revue Alkémie n°11, éditions Mimesis, Italie, septembre 2013

Chapitre premier

Ce lundi de début octobre, Sarah Benson n'alla pas à l'Université. Les après-midis devenaient froids et l'idée de découvrir le visage de cet écrivain à la télévision la retint à la maison. Plutôt que d'aller à son bureau travailler le dossier qu'elle devait rendre sur la Révolution française, elle choisit la salle de bain et se plongea dans l'eau bouillante.

L'émission débutait à quinze heures et elle pensa qu'après le déjeuner un bain lui ferait du bien.

De nouveau coiffée, les cheveux mouillés, habillée d'un de ses quatre blue-jeans qu'elle ne quittait jamais, maquillée, elle descendit l'escalier, alla chercher dans un réduit une petite bouteille de Perrier et se cala bien en face de la télévision. Elle fut gênée par le soleil qui se reflétait sur l'écran et elle ferma les volets. Enfin prête, une bouteille dans une main, une cigarette dans l'autre, elle allongea les pieds sur la petite table basse bien décidée à écouter et à voir pleinement tout ce qui se déroulait sur l'écran.

Sarah savait pour elle-même depuis longtemps, depuis plus de deux semaines qu'elle n'irait pas à l'Université ce jour-là. Ce moment attendait dans un

coin de sa tête comme un rendez-vous d'amour, une finale de Coupe du monde ou la sortie du dernier Allen.

Pourquoi tenait-elle tant à regarder cette émission de télévision sur Jeanne Marusky ? Comment avait-elle su qu'une heure et demie lui était entièrement consacrée ? Savait-elle déjà qu'elle en serait transformée ? Recherchait-elle une émotion ? Pourquoi y avait-il eu autour de cet écrivain autant de publicité ? Pressentait-elle un événement, un grand moment ? Sarah Benson n'aurait pu le dire clairement.

Pourtant elle connaissait cette femme. La sortie du livre qui la conviait à la télévision lui avait procuré un grand succès et tous les magazines vantaient la vie et la prose de Jeanne Marusky. *Jeanne Marusky pendant la guerre, Jeanne Marusky et ses amis, Jeanne Marusky devant chez elle* étaient autant de titres de journaux qui avaient rendu cet auteur proche des lecteurs.

Mais Sarah Benson avait pour cette femme un attrait singulier. Enfant encore, à l'école secondaire, à quinze ou seize ans, le professeur de français faisait lire Flaubert et Sarah, contrairement aux autres écoliers n'avait pu dépasser la page vingt de *Madame Bovary*. On l'avait obligée à lire les passages sur les comices agricoles ou le bal pour rédiger un exposé mais la trame de l'histoire lui avait échappée.

– « Sarah avait dit le professeur de français à la fin de son cours, si tu ne peux pas lire *Madame Bovary*, lis *La Vie musicale* de Jeanne Marusky. C'est la même histoire, celle des femmes de province qui s'ennuient. »

Elle avait noté dans son cahier de texte le nom et le titre de ce livre en le redemandant au professeur,

Mademoiselle Hellancourt. « C'est un auteur du XX^{ème} siècle, Sarah, c'est plus facile à lire, cela devrait te plaire. »

A la sortie de l'école, Sarah n'alla pas dans la librairie du centre de la ville pour acheter le livre. Elle bavarda avec ses amis devant l'entrée du lycée et c'est seulement quatre ans après, au début de juillet, que le nom de cet auteur lui revint à l'esprit et que l'idée de le lire lui fit soudain envie.

C'était juillet, la languueur de l'été. Elle alla à pied un après-midi jusqu'au centre de Milleville et elle acheta parmi d'autres livres *La Vie musicale* de Jeanne Marusky.

L'émission de télévision avait lieu à l'automne qui suivit la lecture de ce livre. Sarah avait acheté à la fin de septembre le dernier livre de Jeanne Marusky, *Le Passé*, et l'avait lu en une seule fois, en cinq heures heures, en un après-midi et un début de soirée. Elle en était là, avec la lecture de deux livres et quelques coupures d'articles quand Jeanne Marusky apparut à l'écran.

Dès les premières images, Sarah Benson fut frappée par le visage de l'écrivain. La beauté, l'attitude, le geste des mains, enfin la voix qu'avait cette femme. Une voix douce, large et profonde, absorbante comme la mer. La bouche aussi de laquelle sortait ses mots, énorme, accueillante. Les propos qu'elle tenait changeaient son regard, l'allure générale.

Elle portait un pullover couleur de lait, une jupe droite noire et dans ses cheveux gris et longs posés calmement sur ses épaules, les mots du *Passé* s'inscrivaient. « Exemple, pensa Sarah, voilà un physique exemple, aristocrate et monacal. »

Le dialogue engagé entre le journaliste et Jeanne Marusky plongea Sarah dans une profonde rêverie. Écoutait-elle encore ce que disait l'écrivain ou ne cherchait-elle qu'à se laisser bercer par ce visage et par cette voix, par un physique, une personnalité qui d'un coup la séduit ? Le phrasé de Jeanne Marusky la transportait dans l'imaginaire, dans le retrait d'un monde enfoui, une psalmodie. Emportée avec elle, envolée dans les rêves.

Parla-t-on ce lundi-là de la Russie, des goulags, des dictatures ; fut-il question de Dieu, de culture, d'éducation, Sarah ne se souvint pas tant elle fut troublée, dérangée et émue par l'image que renvoyait l'écrivain.

Elle ferma l'écran, rouvrit les volets et remonta dans la salle de bain se replonger dans l'eau stagnante. Quand un frisson, une émotion, un ennui la guettait, elle se lavait puis restait sans bouger dans l'eau du bain. Sarah ferma les yeux pour préserver son émotion, son état de songe. Elle était à cet instant comme à la fin de la lecture d'un livre, ailleurs, emportée, distraite, songeuse et mystérieuse. Elle ne se dit pas ce jour-là qu'elle serait écrivain, elle l'avait décidé pour elle seule depuis longtemps, elle ne pensait rien, elle ne voulait conserver que le son de cette voix, les indices de la personnalité que l'auteur avait dévoilés et qui lui avait permis de mieux comprendre des chapitres entiers du *Passé*.

Sarah ne voulait pas oublier et elle cherchait de toutes ses forces à déposer dans sa mémoire l'allure de cette femme, sa beauté, sa voix, le dessin de ses mains, sa dignité, sa candeur, ses sourires timides, sa superbe hauteur. Était-elle si singulière ou ce qu'elle disait la rendait-elle si belle ?

– « Emmanuel, allô, Emmanuel, trembla Sarah, tu as vu, tu as vu cette femme à la télévision, merveilleuse, inouïe, je suis bouleversée. Viens tout de suite, je voudrais t'en parler. »

Emmanuel qui n'allait à l'Université que lorsque le cours lui plaisait, prit sa voiture et arriva chez Sarah un quart d'heure plus tard. Elle était encore dans l'eau quand il vint la retrouver. »

– « Je m'habille, dit Sarah. On prend la voiture et on va chez Book's Rime. Ils auront des livres de Jeanne Marusky. Je veux poursuivre mes lectures, je veux la retrouver ».

Malgré cet accès de volonté, Sarah ne quitta pas l'eau bleutée et continua de discourir dans la mousse sur les propos de l'émission.

– « Je suis émue comme je ne l'ai jamais été. Et tu as vu Emmanuel, tu as vu comme elle parlait, comme on aurait dit qu'elle écrivait ce qu'elle disait, comme c'était lent, comme lorsqu'on réfléchit à ce que l'on va écrire, comme si ce qu'elle disait avait été écrit. »

Emmanuel sourit, répondit oui et alluma une Chesterfield.

– « Je n'ai pas compris quand elle parla de la Russie, de Soljenitsyne, de politique. Je n'écoutai pas, trop absorbée par sa voix, sauf peut-être quand elle donna le nom des poètes qu'elle lisait. Tu sais, toi, d'où provenait l'émotion, des regards, des sourires, des silences, des tremblements de la voix qui déjouaient la timidité ou le trac, de tout cela à la fois. »

– « Je sais pas moi, dit Emmanuel. C'était bien. Bon, tu es prête, on y va. Rhabille-toi.

– Oui, on y va.

Sarah redressa son dos, posa ses deux mains sur le rebord de la baignoire comme pour sortir de l'eau, puis se ressaisit et se rallongea.

– Je crois que c'était dans la manière de dire car je n'ai compris qu'en partie ce qui se disait. J'avais du mal à suivre. Un enchantement comme une symphonie qui envoûte, un opéra qui éblouit sans que l'on sache de quoi il s'agit ; la forme sans le fond.

– Je serai prête dans dix minutes, dit Sarah. Attends-moi en bas, j'arrive.

Sarah mit le plus clair de ses quatre blue-jeans, enfila une chemise bleu-ciel, referma sur sa taille une grosse ceinture de cuir noir, glissa pieds nus dans des tennis de toile rose, prit soin de vider l'eau du bain, de fermer la porte et descendit en courant l'escalier. Ni coiffée, ni maquillée, les cheveux mouillés, elle sortit. Une fois assise dans la voiture, au côté d'Emmanuel qui conduisait, elle mit Gainsbourg dans le radiocassette et alluma une cigarette.

– Passe par la zone industrielle, dit Sarah, ça changera. »

Emmanuel s'exécuta et conduisit sans mot dire jusqu'à Book's Rime. Il se tourna vers Sarah et bougonna : « y-en a marre de Gainsbourg, au retour ce sera Cure. »

Sarah chercha dans les rayonnages de la librairie la lettre M, trouva ranger tous les livres de Jeanne Marusky et prit au hasard ceux qui lui paraissaient les moins épais, à jamais effrayée par le souvenir de *Madame Bovary*. Elle en choisit quatre. Le fond de tous ces livres était blanc et comme des lits d'invités, on avait envie de s'y loger.

Ils rentrèrent par une autre route, celle de campagne qui longe les falaises de craie et le fleuve. Sarah commença à lire dans la voiture tandis qu'Emmanuel écoutait David Bowie. Il entra chez Sarah pour boire un Coca-cola, manger du chocolat et fumer un cigare.

Ils se dirent rapidement au revoir. Sarah ne le voyait déjà plus. Elle courut dans les escaliers avec ses livres dans les bras, trébucha, se redressa, ouvrit nerveusement la porte de sa chambre et se jeta sur son lit pour lire. Elle n'enleva pas ses chaussures et manqua d'écrabouiller Beatles, le chat.

Deux pas après, Sarah avait lu tous les livres de Jeanne Marusky. Tous les livres plusieurs fois et les articles dans les journaux et les études s'y rapportant. Entre les cours à l'Université et la rédaction de son mémoire de maîtrise sur la Révolution française, Sarah allait dans les bibliothèques pour récolter de nouveaux articles, des informations sur sa nouvelle maman, sur l'écrivain qui occupait tout son temps.

Elle ne faisait rien de ses matériaux. Elle les lisait, elle s'attardait sur les photos cherchant dans l'image le sens de l'écrit et dès qu'une conversation s'engageait, elle la détournait cherchant des prétextes à tous propos pour parler de Jeanne Marusky. De Jeanne Marusky, d'une femme vivante plus que de ses livres, d'une personnalité plus que de ses héros et de ses héroïnes, d'un écrivain plus que de ses récits qui à force d'être trop lus perdaient de leur sens, de leur intérêt.

Sarah voulait savoir où habitait Jeanne Marusky pour lui écrire son admiration. Elle lui envoya deux très courtes lettres. Elle avait en mémoire le visage de cette femme qu'elle connaissait sans avoir à le

regarder. Elle ne lisait que ce qui concernait Jeanne Marusky et elle se lamentait sur la rédaction toujours repoussée de son mémoire de maîtrise.

Un jour de juillet, un an après la lecture du *Passé*, au cours d'une soirée chaude, lourde de bruits et chargée de rires, Sarah téléphona à son amie Claire. Elle lui dit de venir tout de suite, qu'elle voulait aller au bord de la mer, à Elleville, voir si Jeanne Marusky s'y était installée pour passer l'été.

Sarah prit la voiture de sa mère qui était rapide. Elles quittèrent Milleville à vingt-trois heures et à minuit elles arrivèrent sur la plage. Elles passèrent devant l'appartement de l'écrivain que Sarah avait vu photographié dans les magazines et puisqu'il était éclairé, elles décidèrent d'y revenir et de s'y arrêter. La porte-fenêtre de l'appartement était grande ouverte et laissait paraître une pièce très éclairée par de fortes lumières. Jeanne Marusky portait un pullover vert, elle regardait la télévision assise derrière un secrétaire. Elle était entourée de jeunes gens dont beaucoup portaient moustaches et cheveux longs. C'était le 14 juillet 198.

Cette première apparition n'émut pas Sarah autant qu'elle l'eut voulu. Elle avait le souvenir de l'émission de télévision de l'année passée, d'une dame très digne, respectée, autoritaire, au phrasé chic et elle la voyait là, entourée de jeunes gens dont Sarah pouvait seulement soupçonner qu'ils ressemblaient à ceux qui distribuaient des tracts politiques à la sortie de l'Université. Ils paraissaient engagés, militants, d'extrême-gauche et Sarah fut autant surprise qu'intimidée. Elle ne leur ressemblait pas et elle n'avait pas le souvenir d'avoir lu une seule de ces parutions qui se distribuaient hors des kiosques à